

De loin, mon cadeau d'anniversaire préféré cette année est celui que j'ai reçu de ma femme, Sarah. En l'honneur de mon soixantième anniversaire, elle a commandé une chanson à un de mes amis et anciens collègues, Nate Crary, qui continue de servir en tant que directeur du culte et de la musique dans mon ancienne paroisse du Minnesota. Nate a écrit les paroles, composé la musique et l'a interprétée en direct lors de ma fête d'anniversaire en août. La chanson s'intitule « Just in Case » ; Malheureusement, ce n'est pas une version française (du moins pas encore !) donc je ne vais pas vous faire écouter l'enregistrement que Nate nous a envoyé.

Mais il y a une ligne, dans ce nouveau chant, qui jouait encore et encore dans ma tête alors que je contemplais les textes devant nous pour ce dimanche, le quatorzième dimanche après la Pentecôte, le 2ème dimanche de notre Temps pour la Création. La réplique est la suivante : « Je tends la main à ceux que j'ai perdus, j'aimerais qu'ils soient encore là. » « Je tends la main à ceux que j'ai perdus, j'aimerais qu'ils soient encore là. » Cette seule ligne a un sens pour moi à bien des niveaux. En repensant à mes années de vie, je pense à ceux que j'ai perdus en premier comme à mes proches qui sont décédés : ma mère il y a près de 15 ans, ma belle-mère le mois dernier ; un professeur qui était un mentor et un modèle ; deux collègues proches de mon séjour au Sénégal, entre autres, mon neveu en bas âge, Kaj. Mais en même temps, cette phrase me fait penser à d'autres que j'ai perdus au fil des ans, non pas dans le sens où ils sont morts, mais dans le sens où notre relation est perdue. Que l'un ou l'autre d'entre nous ait fait ou dit quelque chose qui rendait difficile, voire impossible, la poursuite d'une relation comme nous l'avions fait auparavant. Il s'agissait d'amis, de collègues, de membres d'anciennes paroisses, et même de membres de la famille. Je pense aux choses que j'ai dites et que j'aurais aimé ne pas dire – ou aux choses que j'aurais aimé dire quand je me suis tu. Je me sens coupable, honteux ou responsable de la façon dont j'ai pu agir et qui a fait en sorte que la relation a été « perdue ». Ou bien je ressens de la tristesse, du chagrin ou de la douleur pour la façon dont différentes situations se sont alignées pour rendre une réconciliation difficile.

Bien sûr, une fois que je commence à penser à ces personnes que j'ai perdues, à ces relations que j'ai perdues, à ces situations que j'ai perdues, puis que je superpose ces pensées avec un rendu honnête de l'état de notre monde naturel, de l'état actuel de la bonne création de Dieu, du changement climatique et de la catastrophe environnementale qui se construit, je commence à être capable de nommer de plus en plus de choses que j'ai – que NOUS – avons perdues.

Oui, nous avons beaucoup perdu au cours des dernières générations, des derniers siècles au niveau de la santé et du bien-être de la planète, de l'état général de la création de Dieu, dont nous faisons partie, dont nous sommes appelés à être les intendants, mais dont nous avons été trop facilement séduits dans une position d'égoïsme et de droit qui a conduit à notre sentiment exagéré de domination et d'exploitation.

Qu'avons-nous perdu ? Pour commencer, nous avons perdu des milliers d'espèces de plantes et d'animaux qui ont disparu sous notre surveillance, trop souvent en raison de notre négligence et de notre manque de soins. Les scientifiques estiment qu'il y a eu des millions, peut-être même des milliards, d'espèces qui ont disparu, et que cela a augmenté de façon exponentielle depuis l'aube de la soi-disant révolution industrielle. À l'heure actuelle, on estime que jusqu'à un million d'autres espèces risquent de disparaître au cours de la prochaine génération.

Nous avons perdu plus de 80 % des zones humides du monde depuis le début du 18ème siècle. Depuis 1980, nous avons perdu plus de 100 millions d'hectares de forêts et d'arbres pour développer l'agriculture dans les régions tropicales. Dans le même temps, nous avons perdu près d'un quart de la productivité de ces terres agricoles, à cause d'une dégradation des sols. Nous avons perdu plus de 28 millions de tonnes des calottes glaciaires polaires depuis 1994, ce qui a contribué à plus d'un quart de l'élévation du niveau de la mer dans le monde.

En prenant un peu de recul, nous risquons également de perdre le respect de la nature, de l'environnement, de la bonne création de Dieu. Nous sommes en danger de perdre notre sens de

l'appel ou de notre identité en tant qu'intendants, gardiens, gardiens de la nature, cocréateurs avec Dieu. Comment pourrions-nous tendre la main à ces choses que nous avons perdues ou que nous sommes sur le point de perdre, en passant à l'action plutôt que de simplement souhaiter qu'elles soient toujours là ? Que pourrait nous dire la parole de Dieu lorsque nous contemplons tout ce que nous avons perdu en ce qui concerne le monde que Dieu a créé, lorsque nous considérons la crise de notre époque concernant le climat et notre rôle inhérent dans celui-ci ?

Notre premier texte biblique d'aujourd'hui décrit une saison pour le peuple d'Israël remplie de conséquences plus grandes que nature et de réalités très violentes. Ce passage peut être interprété comme une prédiction ou peut-être un récit répétitif de l'histoire de la conquête babylonienne. Au cours de la vie du prophète Jérémie, la nation avait traversé une période d'intenses bouleversements sociaux et religieux.

Ce passage décrit de manière vivante l'impact humain et écologique de la conquête babylonienne. Les forces conquérantes sont décrites comme s'approchant comme un vent implacable et violent qui détruira tout sur son passage. Les images de la dévastation écologique évoquent de manière obsédante des images trop familières des zones de guerre contemporaines en Ukraine et à Gaza, dans lesquelles des forces impériales imparables ont fait des ravages incontrôlés dans un pays beaucoup plus petit. Le terrain est vide. Tout ce qui existait ou vivait autrefois a été détruit ou a fui. Des villes et des villages entiers qui étaient autrefois animés ne sont plus que des tas de décombres.

Il y a les thèmes écologiques de ce texte. La terre tremble de douleur et de peur. Les oiseaux ont été forcés de migrer. La sécheresse et la chaleur ont dévasté ce qui était autrefois fertile. La terre est en deuil, et le ciel est sombre et inquiétant. Bien que cette destruction écologique soit la conséquence de la guerre, l'imagerie évoque également la destruction plus contemporaine des catastrophes causées par le changement climatique, et il existe une marge d'interprétation pour contextualiser cela à notre propre monde, simultanément dévasté par la guerre et les crises environnementales.

Ce passage nous invite à avoir une vision horrible du jugement et de la destruction comme résultat du mal et de la méchanceté. Même si notre propre théologie peut nous amener à nous interroger sur la violence potentielle de Dieu entrevue dans ce texte, ce passage nous invite dans l'espace inconfortable de la réconciliation de cette description avec ma propre compréhension que Dieu ne commettrait pas lui-même de violence de masse ou systémique. S'asseoir avec cet inconfort exige de l'humilité, dans laquelle nous réalisons nos propres limites humaines, voire les limites de notre imagination théologique. Pouvons-nous développer notre capacité à nous asseoir au milieu de l'anxiété, du chagrin, du traumatisme et de la douleur que le désastre écologique nous impose ? Pouvons-nous, en tant que peuple de Dieu ici et maintenant, faire l'expérience et incarner le cœur de Dieu, même au milieu d'une telle calamité ?

Dans la lecture de l'évangile, nous voyons peut-être plus clairement ce que le cœur de Dieu implique, que le cœur de Dieu est à l'écoute de celle et ceux qui toujours les derniers, les perdus et les laissés pour compte. Nous le voyons tout au long du ministère de Jésus, ainsi qu'ailleurs dans le témoignage biblique de la mission de Dieu. Dans son évangile, Luc met l'accent sur le cœur de Dieu pour l'autre à plusieurs reprises, comme l'appel du collecteur d'impôts Lévi dans la communauté des disciples de Jésus au chapitre 5. En cette époque divisée et divisive, ce passage révèle que notre Dieu est un Dieu dont le cœur insiste pour surmonter les divisions, pour surmonter les gouffres.

En effet, la situation qui pousse Jésus à partager cette parabole sur les perdus et les retrouvés implique que les chefs religieux se plaignent que Jésus accueille et même partage la table avec ceux qui sont considérés comme des parias, démontrant par ses actions que les égarés sont acceptables à Dieu et trouvent une maison dans le règne de Dieu. Bien que le texte parle plus tard de repentance, il est clair, d'après le contexte initial de ce passage, que le fait d'être enveloppé dans l'étreinte de Dieu concerne davantage l'action décisive de Dieu se tournant vers nous que le fait que nous nous tournions vers Dieu.

L'hospitalité radicale de Jésus conduit à la « grogne » parmi l'élite religieuse, des individus qui cherchaient à suivre attentivement les enseignements bibliques, et ils étaient logiquement scandalisés de voir Jésus assis en compagnie de ceux qu'ils considéraient comme étant à exclure. Dans ce contexte, Jésus commence à leur raconter une parabole – une parabole en trois actes, que nous avons plus tard appelée plus communément les paraboles de la brebis perdue, de la pièce de monnaie perdue et du fils perdu (dont la troisième ne fait pas partie de la lecture d'aujourd'hui).

Dans la première partie de l'histoire, Jésus demande à l'auditoire de se demander lequel d'entre eux, en tant que berger avec 100 brebis, en laisserait 99 pour en trouver une qui s'est égarée. La réponse, bien sûr, est très probablement AUCUN d'entre eux, aucun d'entre nous. Une perte de 1 % est, pour beaucoup d'entre nous aujourd'hui comme pour un berger d'un tel troupeau à l'époque de Jésus, une marge plutôt gérable : le coût de faire des affaires, comme nous le disons.

Cependant, Jésus offre une image de Dieu comme un autre type de berger. Dieu semble moins préoccupé par les marges d'erreur, les pourcentages de risque ; Dieu se préoccupe de l'ensemble, cherchant celui qui est perdu, se réjouissant de celui qui est trouvé. Plus que cela, comme le berger dans cette histoire, Jésus suggère que Dieu invite les autres « amis et voisins » à partager la joie d'avoir retrouvé celui qui est perdu.

Comme l'a dit un commentateur, « depuis l'Éden, il y a une loi fondamentale de Dieu : nous vivons tous ensemble. Jusqu'à ce que tous les perdus soient retrouvés, jusqu'à ce que tous les exclus soient inclus, même Dieu n'est pas complet et entier. »¹

La deuxième partie de la parabole est similaire, mais différente. Jésus imagine une femme avec dix pièces d'argent, à la recherche d'une pièce perdue. Elle le fait avec persistance, utilisant de l'huile précieuse pour allumer une lampe, balayant ce qui était probablement un sol poussiéreux et sale. Jésus décrit son engagement à accueillir les exclus en offrant ce portrait saisissant d'une femme qui

¹ Steve Garnaas-Holmes, « Unfolding Light » (dépliage light@freelists.org), consulté le 8 septembre 2025.

cherche sans relâche une pièce de l'argent perdu. Cependant, ce qui est surprenant, c'est que lorsqu'elle trouve la pièce, elle choisit de la dépenser tout de suite, en organisant une fête avec ses amis et voisins. L'image est probablement encore plus scandaleuse que la modeste fête du berger. Dieu est un Dieu qui célèbre la recherche de ceux qui sont perdus, sans retenue.

Mais revenons à nos moutons...

Parce qu'il y a une bonne nouvelle dans le fait que Dieu nous cherche quand nous sommes perdus, que Dieu patiemment et activement part à notre recherche lorsque nous nous sommes égarés, même lorsque nous nous sommes égarés, individuellement et en tant que société, par rapport à notre place dans la création de Dieu, à notre rôle dans le soin de la création de Dieu, et notre appel à nous réconcilier avec la création de Dieu. Dieu nous trouve, nous pardonne, nous place métaphoriquement sur ses épaules et nous guide pour nous ramener sur le droit chemin. Mais en plus de ces bonnes nouvelles, il y a aussi d'autres bonnes nouvelles.

Comme ces dirigeants religieux de l'Évangile d'aujourd'hui, nous sommes enclins à râler. Nous nous plaignons de vérités dérangeantes concernant le changement climatique rapide qui se produit tout autour de nous, nous nous demandons si oui ou non, ou dans quelle mesure, c'est peut-être notre faute en tant qu'individus, en tant que société. Nous nous plaignons des choses qui ne vont pas dans notre sens, des modifications et des sacrifices que nous devons faire à cause des erreurs des autres, ou même à cause des nôtres. Nous nous plaignons d'une vie, d'un mode de vie auquel nous nous sommes tellement habitués que nous nous sentons en quelque sorte y avoir droit. Nous nous plaignons de devoir économiser, conserver et changer nos habitudes.

Mais comme les gens dans la lecture biblique d'aujourd'hui, les disciples et les chefs religieux et même le berger et la femme qui se tiennent comme des images de Dieu et de la recherche et de la découverte de Dieu lui-même des perdus, alors que nous sommes enclins à nous plaindre, Dieu se réjouit. Dieu se réjouit quand un seul d'entre nous change de voie et commence une toute nouvelle

vie. Dieu se réjouit que nous, un seul d'entre nous, revienne à la raison et vienne voir ses erreurs.

Dieu se réjouit quand un seul d'entre nous essaie de faire un pas de plus pour protéger

l'environnement, pour vivre en harmonie avec la nature, pour convaincre ceux qui l'entourent de

vivre différemment dans la création de Dieu.

Dieu se réjouit quand quelqu'un qui est perdu est retrouvé. Et Dieu ne cesse jamais de chercher des

moyens de ramener ceux qui étaient autrefois perdus à la compagnie des retrouvés. Puisseons-nous,

nous aussi, trouver des moyens de nous joindre à Dieu dans cette œuvre, l'œuvre de chercher et de

trouver, l'œuvre de se réjouir même pour les actions les plus simples qui montrent un changement

de cœur. Et puisseons-nous prendre soin de la création de Dieu de la même manière, en recherchant

la paix et la réconciliation les uns avec les autres, et avec la création elle-même.

Amen.